

## Préface

# CYBORG PLUTÔT QUE DÉESSE : COMMENT DONNA HARAWAY A RÉVOLUTIONNÉ LA SCIENCE ET LE FÉMINISME

“On ne naît pas femme [...] on ne naît pas organisme<sup>1</sup>” non plus. Quitte à être quelque chose, “j’aime mieux être cyborg que déesse<sup>2</sup>”.

A elles seules, ces courtes sentences disent toute la reconfiguration du système féministe et scientifique lancé par Haraway, inséparable de son style théorique inimitable.

En dialoguant ironiquement avec Simone de Beauvoir, Haraway lance l’auteur du *Deuxième Sexe* en orbite en ne se contentant pas de débiologiser le genre mais aussi l’organique et le corps féminin, le sexe même. L’offensive critique sur les sciences (et singulièrement la biologie) qu’elle a menée aux côtés d’autres épistémologues féministes, comme Evelyn Fox Keller, Sandra Harding ou Nancy Hartstock, a mis au jour leurs fictions et démontré comment elles s’appuyaient sur des fictions biopolitiques sélectives, où le genre du *gentleman* observateur<sup>3</sup> n’est pas sans effet sur la construction des recherches et des expérimentations. Haraway a contribué à exploser les limites du concept de changement de paradigme de Kuhn, étrangement aveugle il est vrai à tout ce qui fait la drôle de mobilité du savoir scientifique. *Des singes, des*

1. Donna Haraway, *Des singes, des cyborgs et des femmes. La réinvention de la nature*, *infra*, p. 363.

2. *Ibid.*, p. 321.

3. Voir son “Modest\_Witness@second\_Millennium” repris dans *Modest Witness @Second Millenium : Femaleman Meets Oncomouse : Feminism and Technoscience*, Londres et New York, Routledge, 1996, p. 23-39.

*cyborgs et des femmes* est une critique de la “science as usual”, de sa violence ordinaire et de ses accointances troublantes avec la racialisation et le sexisme. Pourtant, le travail monstre de Donna Haraway ne se résume pas au projet de l’histoire féministe des sciences. *Des singes, des cyborgs et des femmes* est un classique, un livre organique comme peu de théoriciennes américaines savent en faire, une architecture éphémère indispensable à la compréhension de l’univers théorique et politique de Donna Haraway. Il s’agit d’un livre-intervention, d’un manifeste généralisé et articulé. Il héberge d’ailleurs le fameux “Manifeste cyborg<sup>1</sup>” que tout le monde a lu et qui, selon la volonté d’Haraway, circule librement en ligne depuis qu’Internet existe. Mais si ce texte socialiste et ironique, poétique et politique est devenu culte et canon, c’est à cause de la révolution postféministe qu’il a initiée.

*Des singes, des cyborgs et des femmes* réinvente la nature et le féminisme. Et ce genre de vaisseau spatial digne de *Star Trek* n’aurait jamais pu atterrir dans la France des années 1980. Paradoxe s’il en fut, quand on pense qu’aux yeux du monde anglo-saxon et européen, c’est la France qui a produit les hérauts du postmodernisme (Derrida, Deleuze, Foucault, Lacan). Cet évitement du postmodernisme largement partagé par les féministes françaises s’explique en partie par la mainmise de l’idéologie psychanalytique lacanienne sur la critique du sujet et de la subjectivité. Le féminisme bourgeois élitiste de Pynch et Po a logiquement viré vers un différentialisme essentialiste riche en dépolitisation. Ailleurs, la critique du sujet blanc hétérosexuel renvoyait le féminisme à ses propres prismes et exclusions tant au niveau de la race que des genres et des sexualités minoritaires, et tentait la carte de la politique des différences. De son côté, le matérialisme féministe français, qui avait su reprocher au marxisme et à la gauche leur focalisation sur la classe au détriment de la prise en compte des genres, ne parvenait pas à intégrer la crise du sujet-femme non plus que les cultures (sexuelles) minoritaires et les médias comme autant d’espaces potentiels de résistance. Ajoutons qu’à l’intérieur du féminisme français régnaient encore ce républicanisme ranci et cet universalisme arrogant rétifs aux logiques identitaires

1. “A cyborg manifesto : science, technology and socialist-feminism in the 1980’s” est paru pour la première fois dans la revue *Socialist Review*, n° 80. *Infra*, p. 267-321.

dégagées par les mouvements sociaux issus des luttes des années 1960, autrement dit les subcultures affirmatives et politiques issues des minorités sexuelles et ethniques. Nul doute que ce blocage fut sanctionné par une interdiction de l'entrée du féminisme dans l'espace universitaire, le champ théorique et le débat public et intellectuel français.

*Des singes, des cyborgs et des femmes* "enfin traduit en France", selon une expression consacrée que l'on aimerait bien ne plus avoir à employer, porte la marque de cette rature épistémologique. Songez que l'un de ses textes majeurs qui nous parvient pour la première fois en langue française n'est autre que le chapitre 7 intitulé "Politique sexuelle d'un mot : l'entrée «genre» dans un dictionnaire marxiste"<sup>1</sup>. L'histoire de ce texte est significative. Il s'agit d'une entrée pour un dictionnaire marxiste en langue allemande. En 1985, des féministes allemandes qui font partie du collectif Das Argument s'attellent à la traduction en allemand du *Dictionnaire critique du marxisme* de Labica et Gérard Bensussan, paru aux PUF en 1982. Elles ont la ferme intention de ne pas négliger ces "mouvements sociaux" qui ne figuraient pas dans l'édition française (pas mal pour des marxistes) alors que, de leur point de vue, "ils avaient produit une révolution internationale dans la théorie (...) et avaient également révolutionné le langage politique". Et les rédactrices du dictionnaire non tronqué de souligner que "les femmes n'apparaissent pas là où elles devaient". On proposa donc de rédiger l'entrée "sexe/genre" à Donna Haraway, qui accepta "sans réfléchir", dit-elle non sans humour puisqu'elle savait pertinemment, pour l'avoir écrit, qu'"un des grands terrains de la lutte féministe [était] la canonisation du langage, du politique et des récits historiques par les pratiques d'édition, jusque dans les classiques de référence"<sup>2</sup>.

C'est donc un ouvrage de référence de ce genre qui paraît aujourd'hui en France et il faut saluer le choix des éditions Chambon d'avoir opté pour sa mise à disposition *in extenso*. Car la situation de l'univers référentiel et intellectuel français est pathétique. Il y a bien longtemps que l'intégralité des œuvres d'Haraway ou de Butler a été traduite chez nos voisins européens. Et l'on imagine aisément l'interminable liste de

1. *Infra.*, p. 219-253.

2. *Ibid.*, p. 219.

mots-clés et d'entrées qui manquent encore à l'appel, sans parler des nouveaux objets/études qui menacent salutairement la répartition hexagonale des disciplines traditionnelles comme l'histoire et la sociologie : les études culturelles, les *science studies*, les *trans studies*, les *whiteness studies* (moins chic que les *post-colonial studies* mais tellement plus indiqué pour notre beau pays), les *queer studies*, les *gender studies*, les études féministes, sans oublier les *trauma studies* qui permettront d'encaisser tous ces chamboulements dans la tête des Gaulois.

*Des singes, des cyborgs et des femmes* braconne dans toutes ces zones de savoir interdites en France et concerne tous les mauvais sujets minoritaires : est-ce un hasard si l'on y trouve une troisième partie sobrement intitulée "Politique différentielle des autres impropres / non appropriés". L'ouvrage est aussi le point d'entrée de la pensée harawayenne, sans lequel il est impossible de suivre l'étendue et l'évolution de son projet politique, ses relations avec le féminisme socialiste, le marxisme critique et les diffractions auxquelles elle nous invite par la suite : de *Modest Witness@Second Millenium : Femaleman Meets Oncomouse : Feminism and Technoscience* au nouveau paradigme d'avenir qui est venu remplacer le cyborg au XXI<sup>e</sup> siècle, j'ai nommé le chien dans son dernier manifeste *The Companion Species Manifesto : Dogs, People and Significant Otherness*, paru en 2003<sup>1</sup>. Non, ce n'est pas de la science-fiction, ou alors de la meilleure et tout est science/savoir-fiction. Lire Haraway, c'est aussi jouir de plaisirs intellectuels rares et osés et ne pas s'étonner que "la naissance du chenil<sup>2</sup>" puisse succéder à celle de la clinique. Et d'ailleurs la lutte que la théoricienne avait gagnée d'avance avec cet autre décrypteur du biopolitique que fut Foucault n'était pas pour lui déplaire : "La biopolitique de Michel Foucault n'est qu'une pâle prémonition de la politique cyborg, au terrain très ouvert<sup>3</sup>", annonçait-elle dès les premières pages du "Manifeste cyborg". Avec cette conviction bien charpentée qu'elle n'annonçait pas que des mauvaises nouvelles. Bien au contraire.

De fait, la théorie et la critique du biopolitique harawayennes viennent démultiplier les intuitions et les analyses de Foucault, indéniablement

1. Aux éditions Prickly Paradigm Press, University of Chicago Press.

2. "Birth of the Kennel" est le titre d'une conférence donnée en août 2000 par Donna Haraway à l'European Graduate School.

3. "Manifeste cyborg", *infra*, p. 268-269.

trop monastique, dépendant de l'érudition en solitaire, sans connexions véritables avec les cultures populaires de son temps, la télévision, les bandes dessinées et les médias en général. On ne peut certes pas reprocher à Foucault d'avoir donné une définition techniciste de ce concept central de la pensée de ces trente dernières années qu'est devenue la technologie. Il avait bien travaillé la chose avec sa critique de la naissance des sciences et des disciplines (sur la sexualité notamment) vues comme des discours et/ou des technologies d'inscription. Il a simplement omis la production technologique des genres et le *panopticon* ne permet guère de prendre en compte les biotechnologies de communication comme le fait Haraway. La "technothéoricienne", comme on l'appelle parfois, (se) connecte en effet à des flux technologiques plus amples et plus précis, plus politiques et plus ambigus, plus contemporains et plus corporels, plus visuels et plus artefactuels que virtuels. L'une des grandes avancées d'Haraway avec *Des singes, des cyborgs et des femmes* est d'avoir entamé l'*upgrading*, la mise à jour de la définition de la technologie tout en proposant une technophilie réaliste et créative qui nous fait bien comprendre que – que nous le voulions ou non – nous vivons dans l'ère de la technoculture. Celle-ci ne se résume pas aux iPod quand bien même ceux-ci évolueraient au point de connecter d'autres orifices que les oreilles, devenant en cela un peu plus harawayen et encore plus digne du logo d'Apple. Nous sommes tous des cyborgs compte tenu de la coproduction permanente corps/technologie. Pour Haraway, la nature ne préexiste pas, elle est simplement une construction et un lieu où reconstruire la culture. La nature est une co-construction entre fiction et fait, humain et non-humain, corps et technologie. Pour le dire autrement, toute grossesse est extra-utérine si on ne la déconnecte pas de la convergence technologique dont elle est devenue inséparable même avant la visualisation prénatale. On associe souvent le cyborg avec Schwarzenegger dans *Terminator*, mais il l'est tout autant en homme enceint et voulant le rester au nom du droit à disposer de son corps, dans un de ses autres films un peu moins connus : *Junior*.

Dans sa structure même, *Des singes, des cyborgs et des femmes* organise la rencontre entre les femmes et le cyborg (comme figuration subjective alternative) après les premiers chapitres qui ont l'air d'être consacrés aux singes.

C'est-à-dire après qu'Haraway nous a brillamment démonté les fondements racistes des grandes explorations scientifiques. Il n'en découle ni utopie bien-pensante, ni bonne conscience féministe ou appel solennel à la bioéthique ou aux valeurs féminines. Non. Les deux parties qui suivent relèvent plutôt de la guérilla et identifient des stratégies de résistance qui consistent à s'appropriier le cyborgisme avéré de la science à partir du moment où celui-ci est défini comme "une manière d'articuler des connexions extravagantes<sup>1</sup>". Haraway ne propose ni plus ni moins que de s'approprier des formes de construction des savoirs et du pouvoir qui existent depuis belle lurette dans les sciences modernes qui ressemblent tant aux récits des grands "découvreurs" obsédés par King Kong. *Des singes, des cyborgs et des femmes* invite les exclus du savoir et du pouvoir à faire de la politique cyborg. Ne cherchez donc pas le cyborg robotique dans *Metropolis* ou dans *Star Wars*. Même le cliquetis du clavier de l'ordinateur portable n'est pas l'essence du cyberféminisme comme pourrait nous le faire croire une version faible ou adoucie de la technopolitique harawayenne. Le cyborg, c'est vous, les cyborgs sont là, ils sont près de vous et ce n'est pas un nième remake de *L'Invasion des morts vivants*.

Le pouvoir du cyborg réside aussi dans la volonté de développer des techniques de récit ou de théorie dont l'écriture épistémopolitique d'Haraway est un bon exemple. Dans le texte, les femmes et les cyborgs viennent après les captures scientifiictionnelles. Le temps des femmes et des cyborgs est une véritable rupture épistémologique qui correspond à la mise en place d'une pratique récurrente et incantatoire, *empowering* et jouissive, de réécriture oppositionnelle et différentielle. Le but principal de la production de flux, d'agencements ou de cybercorps n'est pas d'illustrer l'interface croissante entre "homme" et "machine". Comme le coyote chassé par le rancher, comme les travailleuses du sexe qui ont choisi de s'identifier au coyote sous la houlette de Margot St James, la fondatrice de l'association du même nom (COYOTE<sup>2</sup>), comme le prolétariat féminin de couleur délocalisé, la force du cyborg n'est pas de discuter des binarismes fondateurs (nature/culture, homme/femme...) ou de

1. *Ibid.*, *infra*, p. X.

2. Acronyme pour Call Off Your Old Tired Ethics.

les brouiller. Certes, il a la science des frontières imposées mais son job est de se déplacer et de multiplier les connexions extravagantes et monstrueuses, qu'elles soient corporelles ou constituent des méthodes en matière de politique de la coalition. Ironique, impur, partial, rejeton faux-jeton du capitalisme et de la globalisation, il/elle énonce une proposition révolutionnaire et nécessaire pour la politique et la théorie féministes. Il faut trouver une autre figuration que la femme, inventer pour que le féminisme ne s'articule plus sur une figure idéale ou cherche désespérément la recréation de la femme après l'oppression : "mieux vaut être un cyborg qu'une déesse".

Oser donner ce mot d'ordre au XX<sup>e</sup> siècle explique sans doute que ce gros livre soit devenu le "petit livre rouge" du postféminisme. Il s'agissait de heurter à bon escient la longue tradition technophobe de la culture féminine (la technique, c'est une affaire d'hommes, excepté peut-être dans la sphère privée domestique électroménagère) et du féminisme (la technologie masculine a prouvé qu'elle était invasive et opprimante, l'un des outils de contrôle du corps des femmes par les hommes). Haraway invite les femmes et les féministes à traduire les acquis et les expériences du féminisme des années 1970 technologiquement<sup>1</sup>. Ainsi, le *consciousness raising* (prise de conscience) qui fit les beaux jours des réunions féministes des années 1970 n'est pas un processus de révélation ou de découverte. C'est une technique et une construction de la conscience. De même que la nature n'est ni révélée ni découverte mais réinventée. On est tenté de se laisser séduire par la proposition quand on en voit une retombée institutionnelle qu'Haraway connaît bien puisqu'elle y enseigne : l'existence même d'un département d'"histoire de la conscience" (*history of consciousness*) sur le campus de l'université de Santa Cruz<sup>2</sup>, où officient également Teresa de Lauretis et Angela Davis. A force de traduction et de dégrillage de l'universalisme français et de nos conceptions des établissements d'enseignement, je fais le rêve que les étudiantes et les étudiants pourront un jour prochain suivre en France un cours comme le numéro 250 A-B et le numéro 217 A-B-C du cursus

1. Sur cette stratégie harawayenne, voir le chapitre "Spéculum des autres trous" dans *Queer Zones. Politiques des identités sexuelles et des savoirs*, Marie-Hélène Bourcier, Paris-Amsterdam, 2007.

2. <http://humwww.ucsc.edu/HistCon/>

de Santa Cruz<sup>1</sup>. Le premier est un séminaire de Donna Haraway sur la science comme pratique, qui s'appuie sur les *science studies*, les études culturelles, l'étude des réseaux locaux et globaux des conflits et la question de la science au regard du féminisme et de l'antiracisme. Le second est animé par Donna Haraway, Teresa de Lauretis et Angela Davis, et s'intitule "Problèmes de théorie féministe". Il y est question, entre autres, des outils théoriques susceptibles de permettre d'aborder dans une perspective féministe la vie et les sciences humaines ainsi que les relations de race, de classe et de genre au sein de la théorie et de la pratique féministes.

Envisager le féminisme et non simplement les sciences comme une technologie (avec ses récits, ses discours, ses représentations), c'est également appliquer la leçon des "savoirs situés"<sup>2</sup> (l'un des textes majeurs de l'épistémologie féministe et culturaliste) et de ce que Sandra Harding a appelé "la réflexivité critique". Les objets et les sujets du savoir doivent être rigoureusement critiqués. Ce qu'a inventé le féminisme dans la critique épistémologique des sciences doit être appliqué au féminisme. Des questions comme : Qui parle pour le fœtus ?, Qui parle pour les femmes et sur les femmes ? engendrent nécessairement de se confronter à cette autre : Qui parle à la place des femmes noires dans le féminisme blanc depuis ses débuts et encore aujourd'hui ? L'épistémopolitique mise en place par Donna Haraway avec cet ouvrage majeur et la figure du cyborg ébranle les fondements du féminisme de la deuxième vague et lance les grandes lignes de la théorie féministe de la troisième vague. Suivront la critique de l'étroitesse de la différence sexuelle pour penser le sujet et l'objectif du féminisme par Teresa de Lauretis<sup>3</sup> ainsi que le féminisme anti-fondationaliste de la première Butler (avec *Gender Trouble*<sup>4</sup> et l'arrivée de la *drag queen* sur la scène). Leur point commun est de

1. Avec l'ouverture du séminaire de maîtrise intitulé "F\*\*\*MyBrain. Théories, cultures et politiques queer" à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris en novembre 2007, un pas a été franchi.

2. Cf. *infra* chapitre 9, "Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle", p. 323-353.

3. Avec la parution juste après le "Manifeste cyborg" de cet autre grand classique qu'est devenu *Technologies of Gender* en 1987.

4. Paru en 1990 aux États-Unis. La traduction française de Cynthia Kraus est parue en 2005 aux éditions de la Découverte sous le titre de *Trouble dans le genre*.



proposer dans les années 1980 et 1990 des stratégies de récupération, de déplacement, de résistance, d'autocritique, de progression théorique et politique et des figurations (des modèles de subjectivité et des identités) enfin impures et perverses. Lauretis rejoint d'ailleurs très précisément Haraway dans son travail d'élargissement de la notion foucauldienne de technologie et de ses applications puisqu'elle affirme elle aussi en 1987<sup>1</sup> que le féminisme doit être considéré pour ce qu'il est aussi devenu : une technologie de genre.

*Des singes, des cyborgs et des femmes* est donc le livre majeur d'une coupure épistémologique radicale : il correspond au moment et à la décision de faire que l'expérience (féministe) trouve une traduction technologique à la lumière des acquis de la critique féministe des savoirs. C'est *L'Anti-Céipe* du féminisme de la troisième vague, une claquette magistrale aux théories de l'identification et de l'identité reproductive, une sortie des modèles de filiation et de généalogie habituels de Lacan à Lévi-Strauss en passant par l'hétérocentrisme. Loin des apories déprimantes du féminisme différentialiste (Luce Irigaray, l'horizon bouché des études "féminines" qui n'osent pas être féministes), Haraway a proposé une politique des différences diffractantes visant à réduire la blanchitude et le classisme du féminisme en général. Elle autorise les femmes dans leur ensemble à s'identifier comme minoritaires perverses et intelligentes, expertes en science de l'oppression et de ses retournements possibles (la Malinche) ; des femmes qui ne sont vraiment plus obligées de négliger la puissance ou le pouvoir et très peu enclines à la victimisation.

"La promesse des monstres<sup>2</sup>", des "autres impropres / non appropriés", des anormaux des *bitch*<sup>3</sup> à venir qui viendront mordre le mollet des cyborgs tient toujours. Des technothéoriciennes venues de la matrix harawayenne n'ont certes pas eu droit à la mamelle mais elles se sont pluggées.

1. Dans le premier chapitre de *Technologies of Gender* qui a donné le titre à l'ensemble de l'ouvrage. Ce chapitre est paru en français dans le recueil publié en 2007 aux éditions de la Dispute : *Théorie queer et cultures populaires, de Foucault à Cronenberg*, Pascale Molinier (dir.), p. 37-94.

2. Cf. l'article d'Haraway intitulé "The Promise of Monsters : A Regenerative Politics for Inappropriate/d Others" (1992).

3. *Bitch* signifie " salope " et " chienne " en anglais. Le terme a fait l'objet de moult réappropriations féministes avec le *Bitch Manifesto* et une revue intitulée *Bitch*.

Je pense notamment aux brillants travaux de Beatriz Preciado<sup>1</sup> sur le gode et la prothèse, et aux investigations magistrales de Cynthia Kraus sur l'assignation de genre *via* la mouche drosophile. Aux singes, aux femmes cyborgs plutôt que déesses *new age* respirant la bonté et aux cyberchiens et autres compagnons s'ajoutent les trans qui sont à la pointe de la résistance biopolitique et de la réinvention de la nature et des corps, pour qui l'influence d'Haraway a été déterminante<sup>2</sup>.

“La politique des autres impropres / non appropriés/es” se traduit donc plutôt par une prolifération qui n'a rien de virtuel. Si la grande question pour Haraway et les féministes à leurs débuts fut de savoir comment représenter les mal-représentés ou l'irreprésentable (le temps de la sémiotique), une autre interrogation lui a succédé qui est celle du “comment articuler” : les gens ensemble, les minorités ensemble, les parties du corps et autre chose ensemble mais de manière provisionnelle, contingente et mutante. Une autre vision des identités et des mouvements sociaux en quelque sorte, qui délaisse les vieilles recettes du rassemblement unitaire pseudo-égalitaire ou communiel. Comment diffracter et articuler : à leur manière, des penseurs contemporains postmarxistes aussi différents que Stuart Hall, Ernesto Laclau, Chantal Mouffe et Donna Haraway ont déconstruit le fonctionnement excluant de nos démocraties et nous demandent de penser la crise de la représentation politique en construisant la démocratie radicale de demain qui sera plurielle et non intégrative.

MARIE-HÉLÈNE BOURCIER

1. Avec son *Manifeste contra-sexuel* paru en 2000 aux éditions Balland, Beatriz Preciado est sans doute la théoricienne queer harawayenne la plus créative.

2. Notamment pour Sandy Stone et Hans Scheirl.

## Introduction

Il faudrait lire ce livre comme un conte édifiant sur l'évolution des corps, de la politique, des histoires. Il porte avant tout sur l'invention et la réinvention de la nature – qui à notre époque, pour les habitants de la planète Terre, représente peut-être le principal espace d'espoir, d'oppression et de contestation. Jadis, dans les années 1970, l'auteur était une féministe socialiste américaine pur sucre, blanche, de sexe féminin, une spécialiste de la biologie des hominidés reconvertie en histoire des sciences afin de produire des textes occidentaux modernes sur les singes, les anthropoïdes et les femmes. Elle faisait partie de ces catégories bizarres, invisibles à elles-mêmes, “non marquées”, comme on dit, dont le maintien dépend du bon vouloir d'un pouvoir inégalitaire. Puis, alors qu'elle écrivait les derniers essais rassemblés dans ce livre, elle se transforma en féministe cyborg : marquée désormais de multiples façons, elle s'efforçait de garder vivants ses choix politiques et ses autres engagements critiques en une époque de grand désenchantement, le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle. Ce livre traite d'abord de la débâcle de différents avatars de l'humanisme féministe euro-américain, à la suite de leur appropriation dévastatrice de récits maîtres qui empruntaient largement au racisme et au colonialisme. Dans un deuxième temps, faisant sienne une marque illégitime, effrayante, il envisage les conditions de possibilité d'un féminisme “cyborg”, plus apte peut-être

à rester en phase avec certaines situations politiques et historiques, certains préjugés durables, sans pour autant abandonner la recherche de correspondances fortes.

Un cyborg est une créature hybride, mi-organisme, mi-machine. Les cyborgs, cependant, se composent de machines très particulières et d'organismes tout aussi particuliers, adaptés, les uns et les autres, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Entités hybrides apparues après la Seconde Guerre mondiale, les cyborgs sont en premier lieu fabriqués à partir de nous-mêmes et d'autres créatures organiques, sous l'aspect hautement technologique que nous revêtons sans l'avoir choisi en tant que textes et systèmes d'information, systèmes ergonomiquement contrôlés pour travailler, désirer et se reproduire. Le second composant essentiel aux cyborgs, ce sont les machines, elles aussi sous leur aspect de textes et de systèmes de communication, de dispositifs automatiques conçus à des fins ergonomiques.

Les chapitres rassemblés dans la première partie examinent les combats féministes livrés autour des modes de production du savoir relatif au comportement et à la vie sociale des singes, et autour de l'interprétation de ce savoir. La deuxième partie s'intéresse aux luttes dont l'enjeu est la validation des histoires sur la "nature" et l'"expérience" (deux mots qui comptent parmi les plus forts et les plus ambigus de la langue anglaise). La troisième partie est plus spécifiquement consacrée à la corporéité du cyborg : il y est question du destin des divers concepts féministes de genre, des réappropriations des métaphores de la vision à des fins féministes éthiques et épistémologiques, du système immunitaire ici appréhendé comme une cartographie biopolitique des principaux systèmes de la "différence" dans un monde post-moderne. A travers ces thématiques, le livre envisage les constructions de la nature comme un processus culturel essentiel à toutes celles et ceux qui veulent et espèrent vivre un jour dans un monde moins saturé par les dominations exercées au nom de la race, du colonialisme, du genre et de la sexualité.

D'étranges créatures frontalières peuplent ces pages : des singes, des cyborgs, des femmes, qui tous ont une place déstabilisatrice

dans les grands récits occidentaux sur l'évolution, la technologie, la biologie. Ces créatures frontalières sont, littéralement, des *monstres*, terme qui partage plus que sa racine étymologique avec le verbe "démontrer". Les monstres sont signifiants. *Des singes, des cyborgs et des femmes* questionne les diverses facettes biopolitiques, biotechnologiques et féministes des histoires théoriques des savoirs situés produits par et à propos de ces monstres promoteurs tout sauf innocents. Différenciés pour ce qui est du pouvoir, hautement contestés, les modes d'être de ces monstres sont peut-être les signes de mondes possibles – et sûrement les signes de mondes dont la responsabilité nous incombe.

*Des singes, des cyborgs et des femmes* rassemble des essais écrits entre 1978 et 1989, période de fomentation politique, culturelle et épistémologique compliquée pour les nombreux féminismes apparus avant et pendant cette période. Centrés sur les récits biopolitiques des sciences qui étudient les singes, les premiers de ces textes ont été écrits dans la perspective d'un féminisme socialiste de tradition occidentale. La constitution de la nature dans la biologie moderne y est appréhendée comme un système de production et de reproduction, autrement dit un système ouvrier, avec toutes les ambiguïtés et les dominations inhérentes à cette métaphore. Comment la nature est-elle devenue un système ouvrier pour un groupe dominant doté du farouche pouvoir d'inscrire ses histoires dans la réalité, sachant que, dans ce système régi par la division hiérarchique du travail, les inégalités de race, de sexe et de classe ont été naturalisées en systèmes d'exploitation efficaces ? En quoi cela a-t-il modifié les manières de voir la vie des bêtes et des gens ?

Les chapitres regroupés au centre du volume ont trait aux luttes entre féministes à propos des formes et des stratégies narratives, à un moment où l'hétéroglossie et les inégalités de pouvoir à l'intérieur du féminisme moderne et parmi les contemporaines gagnaient inéluctablement du terrain. Cette partie s'achève sur l'examen des modes de lecture possibles d'une écrivaine anglo-nigériane contemporaine, Buchi Emecheta ; il s'agit ici d'exposer les enjeux de critiques différemment situées – africaines, afro-américaines

ou euro-américaines –, mais toutes ciblées sur ce qui en définitive peut être retenu comme expérience “de femmes” dans le contexte pédagogique des *women's studies*. Quelles sont les prises en compte, les coalitions, les oppositions, les soutiens, les pratiques éditoriales qui structurent les lectures particulières de cette écrivaine, écrivant sur ce sujet-là ?

La troisième partie, “Politique différentielle pour autres impropres / non approprié/es”, se compose de quatre essais. L’expression “autres impropres / non approprié/es” est empruntée à Trinh T. Minh-ha, vietnamienne, réalisatrice de cinéma et théoricienne féministe. Elle l’utilise pour parler du positionnement historique de ceux qui refusent d’adopter les masques du “moi” ou de l’“autre” proposés par les récits dominants sur l’identité et la politique. Sa métaphore suggère d’envisager les rapports de différence selon une géométrie qui ne doit rien à la domination hiérarchique, à l’incorporation de “parties” dans des “touts”, ou à l’opposition antagoniste. Elle suggère aussi que ces nouvelles géométries exigent des cyborgs et des femmes, sinon des singes, un rude travail intellectuel, culturel et politique.

On verra, à lire ces essais, combien leurs matrices de composition sont contradictoires. L’examen de l’histoire récente du terme “sexe/genre”, rédigé pour un dictionnaire marxiste en langue allemande, exemplifie la politique textuelle inhérente aux travaux de référence standard produits pour rendre compte de luttes complexes. Le “Manifeste cyborg” a été écrit pour trouver une direction politique dans les années 1980, face à ces hybrides que “nous” étions apparemment devenu/es aux quatre coins du monde. L’analyse des débats sur l’“objectivité scientifique” dans la théorie féministe appelle à transformer les métaphores décrites de la vision organique et technologique pour faire passer au premier plan un positionnement spécifique, une médiation multiple, des perspectives partiales et, partant, une possible allégorie du savoir féministe scientifique et politique.

La nature sort de l’exercice en “coyote”. Espiègle et rusée, elle a plus d’un tour et d’un truc dans son sac pour montrer que, par quelque biais qu’on s’y prenne (linguistique, éthique, politique,

technologique, épistémologique), historiquement parlant il faut imaginer que les rapports spécifiques des êtres humains avec la nature sont authentiquement sociaux et activement relationnels – ce malgré l’hétérogénéité absolue des partenaires. “Nos” relations avec la “nature”, nous pourrions nous les représenter comme un engagement social avec un être qui, par rapport à “nous”, n’est ni “ça”, ni “toi”, ni “vous”, ni “il”, ni “elle” ou “eux”. Les pronoms insérés dans les phrases qui entendent contester ce qui peut être pris en compte au titre de nature sont des outils politiques exprimant des espoirs, des craintes, des histoires contradictoires. La grammaire, c’est de la politique autrement. Quelles possibilités narratives l’écoféminisme peut-il bien trouver dans des figures linguistiques monstrueuses pour parler des rapports avec la “nature” ? Curieusement, et c’était déjà vrai des gens qui avant nous ont manié les discours occidentaux, nos efforts pour accepter linguistiquement la non-représentabilité, la contingence historique, l’artefactualité, mais aussi la spontanéité, la nécessité, la fragilité et la stupéfiante profusion de la “nature” nous aident à repenser les personnes que nous pourrions être. Des personnes dont il est désormais exclu qu’elles soient, à supposer qu’elles l’aient jamais été, des sujets maîtres ou aliénés, mais qui peuvent – simple possibilité – devenir des agents humains multihétérogènes, inhomogénéisables, responsables, raccordés les uns aux autres. Plus jamais, en revanche, nous ne devons nous raccorder à quelque tout que ce soit en tant que parties, êtres marqués incorporés dans des entités non marquées, sujets unitaires et complémentaires au service de l’unique Sujet du monothéisme et de ses profanes hérésies. Il faut passer à l’action, sur tous les plans, sans nous interdire aucun sujet.

Pour finir, la cartographie du corps biopolitique envisagé dans la perspective du discours contemporain sur le système immunitaire sonde elle aussi les manières de repenser les multiplicités indépendamment de la géométrie des contraintes tout/partie. Comment réimaginer nos corps “naturels” – et les rendre à la vie – de façon à transformer les rapports du même et du différent, du moi et de l’autre, du dedans et du dehors, de la reconnaissance

et du défaut de reconnaissance, sur les cartes destinées à guider les autres impropres / non approprié/es ? Inévitablement, bien sûr, ces réorientations devront prendre en compte la condition permanente définie par notre fragilité, notre mortalité, notre finitude.

Je me suis appliquée dans chacun de ces essais à reconsidérer quelques-unes des cartes défaussées par les féministes dans le jeu occidental, en quête de figures espiègles capables de changer la pile retournée en série d'atouts assez forts pour esquisser des mondes possibles. Les cyborgs, ou les oppositions binaires, ou la vision technologique, ne nous indiquent-ils pas qu'il est possible et nécessaire de repenser ces choses que tant de féministes craignaient par-dessus tout, de les travailler pour la vie, pas pour la mort ? Comment nous y prendre, nous qui vivons dans le ventre de la bête – le "Premier Monde" des années 1980 et d'après –, pour élaborer des pratiques de lecture et d'écriture, d'autres types aussi de travail politique, qui permettent de continuer à lutter pour les formes et les significations matérielles de la nature et de l'expérience ? L'évaluation de la nature construite, objectale, historiquement contingente des singes, des cyborgs et des femmes est-elle en mesure de nous faire passer d'une réalité impossible, mais par trop présente, à un ailleurs par trop absent ? Pouvons-nous, en tant que monstres, faire la démonstration d'un autre ordre de signification ? Cyborgs pour la survie sur terre !